

Un besoin de Japon...

Pourquoi cette omniprésence du Japon ? En littérature... dans le milieu culturel.... Comme si l'inspiration devait être renouvelée là-bas ; comme si un souffle régénérateur pouvait s'y trouver. Comme beaucoup, ce pays m'attire comme un ailleurs, comme une destination non à haut risque mais à profonde distance. Samedi soir, c'est à Nantes, au Cosmopolis, 18 rue du scribe, tout en haut, en marge de la foule acheteuse, que j'ai pu rencontrer une parcelle de Japon avec cette soirée Nantes/Niigata. -Port, centre industriel de 494 769 hab. situé sur l'île Honshu, sur sa côte ouest donnant sur la mer du Japon-.

L'impression générale ressortie de ces six heures de rencontre tient dans une sensation d'intense énergie, condensée mais circulatoire. Le temps est suspendu et l'instant fait événement : "(...)Et hop, la grenouille", dans l'haïku de Basho. L'instant le plus infime est propice à la contemplation de l'inattendu. L'observation minutieuse rend son importance à la ligne graphique la plus infinitésimale. Le regard est transporté au plus proche de chaque chose, plus qu'un gros plan, en un plan hyper-serré. Toute végétation devient dédale ténu de traits ininterrompus, fins, légers, sans heurt, dans un mouvement unique, remplissant généreusement l'espace. Avec le Japon, le regard apprend à se poser, à se concentrer, à se fixer. Chaque anodin gagne en intensité et devient source d'événement possible, impliquant alors réflexion, sens dans le but d'un profit immédiat de satisfactions sensorielles.

Florence Berluteau, photographe, nous livre des prises très colorées, intenses rendant compte de cette énergie, d'un Japon hétéroclite, aux figures nombreuses, variées, denses et affirmées. S'y mêlent effectivement tradition et modernité, des stèles votives et funéraires aux "Lolitas", du poisson fixé aux néons flashes, de l'éphémère beauté neigeuse aux affiches pop, sur-vitaminées. Cependant, le ressenti n'est pas rupture mais davantage bouillonnement, effervescence et continuité vivante, avançant. Le Japon ne s'arrête pas dans l'interstice temporel mais il effectue un va-et-vient dans une frénésie dansée. Les tambours résonnent, percutants. La gestuelle ample et précise, codifiée, maintenue, transmise permet un rythme perpétué et soutenu. L'homme de 82 ans ne faiblit pas et sa jeune disciple, dans une émulation porteuse, formatrice, accompagne puis s'intercale dans cette chorégraphie musclée mais fluide. L'assemblée réchauffée ne peut tiédir devant les danseurs aux sandales de bois, perpétuant un folklore populaire. L'énergie est éruptive ; elle électrise la rencontre franco-japonaise dansée. Les jeunes de Niigata impulsent et partagent dans une générosité non feinte, offerte.

La pause "dégustative" mêle le muscadet "Vieilles vignes", le saké et les sushis. Rencontre insolite et pourtant les palais y trouvent leur contentement, depuis l'inhabituelle rondeur du muscadet jusqu'au fruité -avant-goût de letchi suivi d'agrumes non prononcé- du saké japonais en passant par la fraîcheur légèrement acidulée des sushi.

Suivent des danses du Buyô japonais, dans le style Ichiyama, interprétées par des Geigi, et non plus geisha. Nettement plus énigmatiques car très techniques, elles relèvent du patrimoine culturel immatériel de Niigata comme représentant la ville dans le buyô traditionnel japonais dont les "racines plongent dans les quartiers de plaisir de Tokyo et Kyoto de l'ère Edo (1603-1867)". Trois Geigi portent des "Furisode", les "manches volantes", -Kimonos caractéristiques du style- de trois couleurs différentes : fond noir, jaune et vert, chacun agrémenté de motifs floraux pour trois âges différents de danseuse, de la plus jeune à la plus âgée. Chant et musique sont langoureux et transportent la salle dans un Japon de plus de 120 ans, intime, pur, et mystérieux. Madame Nasoyo Ichiyama, 8ème descendante de la créatrice du style, implantée à Niigata dans la seconde moitié du 18ème siècle, porte un habit vert ; la tête surmontée d'un lion comme, auparavant, les enfants jouant et effectuant des cabrioles. Mouvements, postures, jeux d'éventails et ombrelles sont révélateurs d'une maîtrise de "tous les codes de politesse en vigueur" nécessitant "un entraînement quotidien particulièrement exigeant afin de transmettre, par le biais de la danse et des arts, l'hospitalité légendaire des habitants de Niigata".

Je n'y suis pas allée, au Japon mais lors de cette soirée, mon envie s'est confirmée. Pourquoi cette attirance alors ?

Revenons à la littérature et à son propos, Corinne Quentin -Directrice du Bureau des copyrights français à Tokyo- disait en 2009¹ :

"Loin est donc le temps où le Japon traduisait Baudelaire, Valéry, Gide puis Sartre, Camus et des dizaines d'autres auteurs qui prenaient une place de référence privilégiée en tant que seule alternative sérieuse à la culture d'occupation américaine, pour des Japonais avides de stimulation intellectuelle, après l'isolement culturel organisé par l'armée au pouvoir. (...) Ne peut-on penser qu'il s'agit de l'inverse, que c'est plutôt un désir d'ouverture, une curiosité, une nouvelle attirance pour l'ailleurs, une recherche d'ampleur, qui sont à l'œuvre ? Même si, actuellement, ce ne sont pas les romans français qui répondent le mieux à ces motivations de lecture. ..."

L'énergie au cours de cette soirée était palpable, vivifiante et le Japon semble être un pays d'énergie; celle "circulante", le Qi, d'abord condensée puis déployée; celle offerte, n'oubliant pas de préserver une attention à l'autre, généreusement, dans la rencontre. Un territoire géographique, petit et dense, morcelé, éruptif et sismique ; le mouvement, son moteur. Parce qu'"insularisé" et traditionnel, le Japon affiche une soif d'ampleur ajoutant à cette circulation structurelle. L'ouverture...

Un besoin alors ?...

Parce que l'on ne s'agite pas au Japon mais l'on fait circuler : de la tradition à la modernité, du micro au macro, de là à l'ailleurs, de l'anodin à l'événement, de l'individuel à la générosité souriante, de la contemplation à la force agissante. Le Japon est vivant et n'oublie pas l'humain lien malgré ses contradictions. Un besoin ne veut pas dire un paradigme.

Youna OUALI - 12 oct. 2010

contact@atoutmot.com

¹ "Le désamour japonais pour les livres français"- Corinne QUENTIN à l'occasion d'"Écrivains en bord de mer"- La Baule - 15/19 juillet 2009 - dans Place Publique #16 - Juillet/Août 2009 - pp. 137-140.